

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre VII

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE VII.

Ebersteinburg. — Histoire du noble Isebart et de la féconde Irmensaul. — Les restes du vieux manoir ; souvenirs des amours du vaillant comte d'Eberstein et de la belle Hedwige. — Un déjeuner au château d'Ebersteinburg. — Le donjon moderne et son panorama. — Le château de la Favorite ; son style rococo ; mauvais goût de ses appartements. — Une margrave « à la fois nonne, odalisque, courtisane et sorcière. » — Le pavillon accusateur. — Un brevet de bonté décerné par un chat.

Il est, je crois, peu de familles souveraines, qui possèdent autant de châteaux modernes ou de donjons gothiques ruinés, que la famille grand-ducale de Baden-Baden. Chaque colline de la plaine rhénane a quelque tour ébréchée pour parure, chaque vallon a ses fossés et ses murailles renversées : autant de décors, qui poétisent la nature et conduisent le voyageur dans le pays enchanté des légendes.

Je vis hier l'Alte Schloss ; me voici dans le manoir dix fois séculaire des Seigneurs d'Eberstein.

Il est bien vieux ce château, que les poètes comme l'histoire ont entouré d'une auréole de gloire impérissable ! Si j'en crois Clio, ce fut d'abord une tour de garde, d'où les Romains surveillaient les rives du fleuve ; puis, une forteresse, que les Francs élevèrent contre leurs turbulents ennemis, les Allemanni, et qui devint bientôt la résidence des comtes de la contrée.

L'un d'eux, ainsi le veut la tradition, serait le père de la race brillante des maîtres d'Eberstein. Il s'appelait Isembart, vivait à l'époque du grand empereur Charlemagne et avait pour femme la cruelle Irmensaul.

La fable ne dit point si les nobles époux brûlaient l'un pour l'autre d'un amour tendre, mais ce qu'elle rapporte, c'est l'étonnante fécondité de la châtelaine.

Un jour, elle mit au monde douze enfants, ni plus, ni moins ! La colère d'Irmensaul fut terrible : elle s'en prit à son mari, au ciel, à Dieu lui-même ! Douze enfants en une seule couche ! N'y avait-il pas de quoi courroucer une âme, fut-elle aussi patiente, aussi résignée que celle du bon Job, le lépreux ? Il fallait, à tout prix, se débarrasser de l'innombrable famille. Une camériste fut chargée de ce soin. Le Rhin était à deux pas : elle y jetterait sans pitié les douze pauvres petits êtres.

Mais Isembart veillait heureusement sur le sort de ses enfants. Il les arrache des bras de leur bourreau, achète son silence et les élève en secret, sans doute afin d'éviter toute querelle de ménage avec la marâtre, à laquelle il est malheureusement uni. Puis, quand ils ont tous grandi en beauté, en sagesse, en valeur, il les présente à leur mère :

« Voici, lui dit-il, nos douze fils bien-aimés, tous « vaillants et preux chevaliers, l'honneur et la joie de

« leurs parents; remercions le ciel d'avoir ainsi béni
« notre union. »

Irmensaul se jeta en larmes aux pieds de son magna-
nime époux :

« Seigneur, s'écria-t-elle, la grandeur de votre âme
« est sans limites. Puissent nos fils ressembler à leur
« père! ».

La prophétie s'accomplit, paraît-il, car les douze
enfants devinrent chacun le fondateur d'une souche
glorieuse. Eberhard, l'un d'entre eux, est considéré
comme le premier représentant des princes d'Eberstein.

Quoiqu'il en soit, Clio ne paraît accorder qu'une
médiocre confiance à tous ces contes populaires. Pour
elle, Berthold I serait l'ancêtre jusqu'auquel l'héroïque
famille pourrait faire remonter sa naissance, et c'est
accorder, d'ailleurs, à celle-ci, un brevet de vieillesse,
dont elle peut, à juste titre, se montrer fière.

Ebersteinburg est superbement planté sur la cime
aiguë d'une colline, dont le cône va sans cesse s'amin-
cissant et dont les parois boisées dessinent, au milieu
des campagnes environnantes, un charmant pain de
sucre de hêtres et de sapins. Ces parois sont si escarpées,
que le sentier, qui s'y accroche, s'enroule autour du
pain comme un boa monstrueux autour d'une proie
colossale. Cette admirable situation explique les insur-
montables difficultés que rencontra l'empereur Othon,
quand il voulut se rendre maître du château. La tradi-
tion rapporte les péripéties de cette lutte légendaire,
qui se termina par la victoire et le mariage du comte d'Eber-
stein avec la belle Hedwige, la noble sœur de l'empereur.
Dumas l'a racontée, Uhland l'a mise en vers; je n'oserais
m'en faire le narrateur après d'aussi habiles écrivains.
Je t'engage toutefois à la lire: elle exhale un délicieux
parfum moyen-âge et déborde de tendre poésie.

De toute la gloire de ses anciens maîtres, je n'ai

retrouvé que le souvenir, parmi quelques vieux débris de murailles, où le roc enchasse ses dents aiguës, comme des coins déchiquetés destinés à soutenir ces mémorables ruines.

Je me suis alors demandé qui avait renversé cette forteresse, et l'histoire m'a répondu : Eberhard le Pleureur, duc de Wurtemberg, à l'occasion de la querelle qu'il eut, en 1337, avec Wolf, comte d'Eberstein.

Puis, j'ai franchi des fossés, dont la nature s'est emparée en gracieuse maîtresse, je me suis promené autour de ces murs séculaires, et j'ai vu, à travers leurs crevasses entr'ouvertes, la montagne fuir sous mes pieds ; j'ai levé la tête, et j'ai découvert le faite d'une tour, s'effilant dans les airs comme le paratonnerre de la colline. Là, fut la lourde porte qui se referma jadis derrière l'empereur Othon ; voici les remparts d'où les troupes impériales roulèrent dans l'abîme ; là-haut, brillaient ces feux d'alarme dont la lueur fit frémir le comte d'Eberstein, quand il accourut au secours de son château menacé.

Vraiment cette promenade n'est qu'une émouvante excursion dans les domaines de l'histoire et de la poésie !

J'escaladai la pente qui conduit des murs d'enceinte dans le château proprement dit. Un quinconce formé de quelques hêtres, parmi lesquels gisent des tables boiteuses ; une pauvre salle éventrée, mutilée, trouée à mille places, avec son rideau de lierre taché des bouquets vermillons de folâtres sorbiers ; une jeune maisonnette encastrée dans ces débris et qui a voulu prendre des airs de vieilleasure ; une tour moderne, lourde, massive, énorme, aux parois extérieures de laquelle s'appuie un large escalier de pierre, voilà les bribes du manoir d'Eberstein. Ce quinconce, ce fut la salle des chevaliers, où l'heureux vainqueur d'Othon et d'Hedwige

tendit la main à sa belle épousée, aux fêtes des fiançailles; cette salle déchirée comme la défroque d'un mendiant, c'était celle où les bienheureux époux roucoulaient leurs chansons d'amour, en assistant au mariage de la Murg et du Rhin; cette maisonnette, c'était peut-être la chambre nuptiale des deux amants!... J'ai voulu la visiter: j'y suis entré, mais je n'y ai vu qu'un chat malingre sommeillant auprès du feu, un blond enfant morvant sur une niche de pain noir et une jeune femme, armée d'une grande aiguille qui fuyait, en rampant, dans des chaussettes de laine de la couleur d'un chou rouge et qui traînait après elle de longs fils violets.

J'ai alors demandé à manger: la pauvrete mit à ma disposition tous les trésors de son château, deux œufs, du fromage, du pain bis et du vin clair et de la montagne. Et encore, m'a-t-il fallu partager ce modeste repas avec un basset, qui vint s'asseoir auprès de moi et me saluer de ses deux pattes cagneuses. J'eus pour hanap, une chétive carafe, fêlée de la base à la gorge; pour coupe, un misérable verre éraillé; pour plat, une assiette, dont l'émail disparu montrait les entrailles brunâtres; pour nappe, le fin tissu d'une table raboteuse. Cependant, tout cela ne m'a pas semblé trop mauvais. Je me suis figuré que j'étais à cent lieues de Bade et j'ai mordu ma croûte avec le courage, que je mettais à avaler l'aigre boisson de la contrée.

Mon frugal repas terminé, je montai à la tour, qui a pour couronne une prodigieuse rampe de pierre et, comme panache, deux arbres gréffés dans les murs vermoulus du donjon antique, mêlés encore au nouvel édifice. Du haut de ce belvédère, j'embrassais une vue incomparable de grâce et de fraîcheur, de lumière et de vie. Le hameau d'Eberstein sommeillait à mes pieds, avec ses toits écarlates, ses jardins touffus, sa pimpante

auberge, où les touristes gourmets mangent avant de monter aux ruines ; le Battert et le Mercure étaient là, devant moi, chauffant au soleil leurs épaules capitonées de forêts, et je découvrais, entre leurs masses endormies, un filet d'argent qui fuyait en méandres étincelants à travers une prairie verdoyante, le Grobach serpentant dans la vallée de Géroldsau. D'un autre côté, la Murg joyeuse arrosait de vivants villages échelonnés sur ses rives et les vitres des maisons, incendiées par les rayons de Phœbus, formaient à la base des montagnes une ceinture d'astres éblouissants. Si je regardais au nord, il me semblait que je dominais un océan de verdure, fuyant en vagues onduleuses vers le Rhin, avec des prés jaunissants pour sillons, des bois de sapins pour crêtes et de gros hameaux pour vaisseaux. En suivant ces flots, je les trouvais d'abord profondément agités ; puis ils se calmaient, leurs arêtes s'aplanissaient et quelques navires se laissaient bercer à leur gré ; ils devenaient enfin tranquilles comme un lac, tandis que le cuirassé Rastatt était nonchalamment à l'ancre auprès de leur embouchure dans les eaux de la plaine. Cette marine terrestre constitue l'un des plus beaux tableaux des environs de Bade.

Des ruines du manoir d'Eberstein au château grand-ducal de la Favorite, il n'y a pas loin, tout au plus une heure de promenade par de beaux bois de sapins, le long de lambeaux de prairies glissant dans les fissures de la forêt comme d'agiles serpents.

On atteint ainsi la plaine, où s'épanouit Kuppenheim, la gardienne de la Murgthal. C'était jadis la capitale de l'Uffgau ; depuis 1689, ce n'est plus qu'un beau bourg, fleurissant au milieu de campagnes de luzernes, de betteraves, de blés ou de maïs.

Au delà du village, j'aperçois un énorme bouquet de

verdure : j'y pénètre et je marche à l'ombre des charmilles de « la Favorite ».

La voici, cette bizarre et capricieuse demeure, sortie du cerveau malade de la fantasque margrave Sybille-Auguste, la femme de Louis Guillaume, le vainqueur des Turcs. Elle est là, assise capricieusement sur des chemins bien cendrés, bien ratissés, comme une vieille marquise de la régence, portant sur ses faces de petits cailloux pour poudre, de longs pilastres jaunâtres pour rides et des fenêtres capricieusement découpées pour mouches. C'est qu'elle vint au monde, alors que le rococo régnait en tout-puissant seigneur : sa créatrice l'enfanta en effet dix-huit ans après la mort de son époux, en 1725, et elle naquit deux ans plus tard, en 1727. Et puis, ses formes agitées ne devaient-elles pas répondre à l'esprit extravagant et bouleversé de la belle margrave ? Son château était le miroir de son âme.

Pénétrons à l'intérieur. Les corridors sont longs, étroits, voûtés, blanchis au lait de chaux : on dirait les vestibules d'un cloître ; les escaliers de pierre, larges, sombres, enfermés entre de hauts murs, résonnent sous la botte comme les degrés d'un corps de garde : la vieille marquise n'a point fardé ses jambes.

Dans les appartements, la coquette étale au contraire les innombrables bijoux qui voilent la pauvreté de ses appas, une vraie débauche d'ornements étincelants, se présentant sous les traits d'oves, d'astragales, de feuillages dorés, de cariatides contournées, d'amours en plâtre, de corniches déchiquetées, de cheminées fouillées et travaillées comme un ivoire ouvré... On nous promène ainsi de salle en salle et nous voyons successivement : le salon des glaces, où mille débris de miroirs sont enchassés dans des rocailles d'or ; la salle des mosaïques, avec les portraits sur verre des grands hommes les plus célèbres ; celle où le margrave et la margrave sont

représentés en miniature, chacun dans soixante douze costumes divers, depuis l'habit religieux jusqu'au maillot d'arlequin et la tunique de Vénus; la chambre à coucher de Sybille-Auguste, avec un lit et des meubles répondant à la décoration de l'appartement; la salle chinoise, encombrée de magots et de poussahs tirant la langue ou hochant la tête au moindre courant d'air; le grand escalier d'honneur, lambrissé de faïences de Delft,... et bien d'autres pièces ornées d'étagères, de vitrines pleines de potiches, de statuettes, de vases en porcelaine de Saxe et de Frankenthal, et de mille autres bibelots du même goût et du même style. Deux choses sont toutefois vraiment remarquables: les tapisseries brodées à la main par la margrave et ses dames d'honneur, qui sont suspendues aux murs ou recouvrent des fauteuils et des chaises; puis, les riches pavements de mosaïque florentine, dont les plans variés dessinent sur le sol de beaux dessins de marbre de toutes les couleurs.

Au rez-de-chaussée, on visite l'ancienne cuisine, la « Prangkuche », encore parée de son antique batterie margraviale, avec sa haute cheminée ceinte d'un diadème de poêlons miroitant comme des soleils, avec ses seigneuriales casseroles, ses broches princières, ses lèche-frites énormes et ses beaux plats d'étain; avec ses armoires, où resplendissent des services complets de porcelaine et de faïence, de superbes cristaux taillés, des assiettes de haut prix,... tout ce que la margrave avait choisi comme décor de ses luxueux banquets.

Mais qu'était donc cette bizarre souveraine? Nous allons l'étudier dans la pieuse retraite qu'elle fit élever au milieu de son parc.

Cette retraite a l'aspect d'un rustique pavillon, dont les portes, revêtues d'écorces grossières, augmentent encore l'agreste physionomie. A première vue, on la

croirait un chalet de plaisance, où la margrave se retirait pour se livrer au travail, au plaisir ou au repos, pendant les belles journées d'été. On se tromperait toutefois, car, loin d'être un lieu de réjouissance ou de calme, ce pavillon était le témoin des scènes les plus tristement grotesques, qu'ait jamais imaginées une princesse en délire.

Voici la chapelle, d'une décoration bien primitive, presque sauvage, avec ses vêtements d'écorces d'arbres, ses divins personnages, ses pastiches des instruments de la passion, d'une affreuse réalité, exposés là comme les appareils de torture dans les anciennes chambres réservées à la question, avec sa lugubre caisse de verre, montrant à travers ses parois diaphanes un martinet, dont chaque corde est terminée par une balle de plomb, une ceinture faite d'une bande de cotte de mailles, deux rondelles en fer, grandes comme la paume de la main et hérissées de pointes aiguës, enfin une croix également armée de dents effilées. Le martinet servait à la margrave et à ses courtisanes, qui s'administraient, à tour de rôle, la plus sévère discipline, selon le poids de leurs fautes; la ceinture laissait son empreinte dans les chairs potelées de la souveraine; les rondelles étaient le terrible prie-Dieu, sur lequel elle tombait en prière, et la croix lui lacérait la poitrine, lorsque, dans ses extases, elle la couvrait de ses baisers, de ses larmes, et la pressait contre son sein.

Pauvre femme! Quand je vois tout ce pieux attirail, je me demande s'il me faut rire de ta folie ou si je dois la plaindre? D'où te venaient donc ces hallucinations, qui te portaient à de pareilles extravagances? Et tes péchés étaient-ils si gros, que tu te croyais obligée de recourir à d'aussi épouvantables châtiments pour en obtenir le pardon? L'histoire est un peu méchante à ton égard et, si je l'en croyais, tu serais une bien grande

coupable. Ne va-t-elle pas jusqu'à dire, que les huit jours que tu consacrais chaque année, durant le carême, à te martyriser sottement, n'étaient que huit journées d'expiations à peine suffisantes à faire oublier au ciel toutes tes heures de plaisirs et toutes tes nuits d'orgies; que tes prières étaient réglées comme tes débauches et que tu arrêtais le programme de tes fêtes voluptueuses en même temps que celui de tes douloureux exercices! Et ce programme, selon elle, n'avait point pour base les principes de la plus saine moralité, car il n'était composé que de danses, spectacles, saturnales prolongés jusqu'au jour, auxquels les pudiques bourgeoises de Bade et de Rastatt, y fussent-elles conviées, auraient refusé d'assister pour l'honneur de leurs maris.

Mais tu n'es plus là et ne saurais te défendre : chacun peut dire impunément que tu fus « tour à tour margrave, nonne, odalisque ou sorcière ! »

Je voudrais, belle princesse, te servir de chevalier et ramasser le gant lancé par tes accusateurs; mais, dois-je te l'avouer, ta défense me paraît bien difficile. Cette malheureuse retraite est toujours là, t'accusant, en grincheux procureur, de toutes tes folles manies de piété, et faisant, comme corollaire, songer à ta trop volage existence. Ces trois mannequins, vêtus selon la mode hébraïque, assis autour d'une pauvre table et représentant Saint-Joseph, le Christ et la Vierge, que tu prenais à certains moments pour compagnons de tes repas, rappellent les festins somptueux, où tu étalais les charmes dont la nature t'avait si généreusement douée. Cette natte de paille, où tu reposais ta tête, nous reporte auprès de cette couche souillée, dont la bavarde histoire te reproche d'avoir fait trop souvent les honneurs. Cette misérable salle, nue, froide, morne et silencieuse, où tu recevais quelques complaisantes courtisanes, que tu daignais parfois saluer de ton saint mar-

tinnet, privilège dont toute la cour était flattée, remet en mémoire ces boudoirs et ces salons mondains, que tu as remplis des produits de ton luxe et de ta folle prodigalité. Cette blanche et simple cuisine, où tu préparais ta modeste nourriture, éveille dans l'esprit du visiteur le souvenir de la Prangkuche modèle, dont les Vatel's du jour vont encore admirer l'organisation et les splendides aménagements. Pauvre margrave! Tu as péri en voulant échapper au naufrage, et cette retraite solitaire est l'écueil contre lequel s'est brisé le vaisseau qui portait ta renommée. Mauvais pilote, tu as englouti ta vertu dans les flots, tandis que tes fautes ont surnagé comme une tache d'huile ineffaçable. De la cargaison de tes qualités, la tempête a tout anéanti! Pardon! J'oubliais une chose que la Providence arracha à la mer: ton bon cœur! Et je ne veux comme preuve du sauvetage, que cette oraison funèbre que ton chat écrivit de sa propre patte, sur la toile où tu fis peindre ses traits:

« Je suis venu ici à l'âge de deux ans et pesant dix huit livres. Depuis quatre ans que je suis près de mon auguste maîtresse, j'ai mangé tant de bons poulets, tant de chapons rôtis et tant d'oies grasses, que je suis arrivé à atteindre le poids de trente-huit livres. »

Si tu soignais tes gens à l'égal de tes bêtes, oh! belle Sybille, la bande de tes courtisans devait être innombrable.